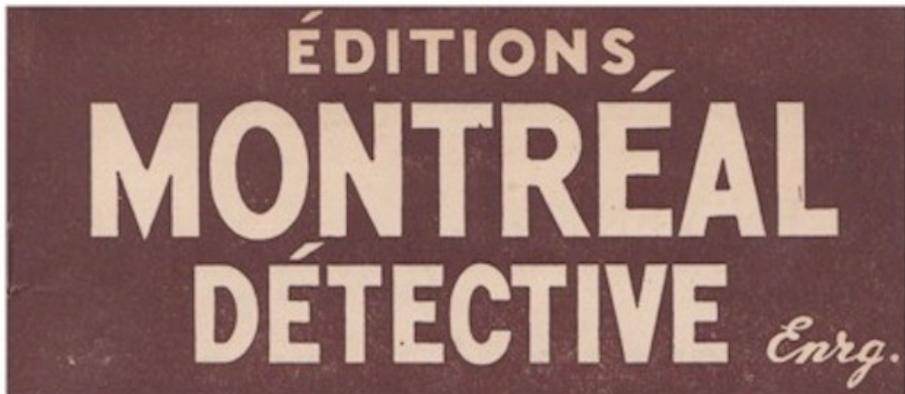


HERCULE VALJEAN

Les diamants de la señorita



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-043

Les diamants de la señorita

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 694 : version 1.0

Les diamants de la señorita

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Benoît Augé, assis dans un fauteuil, secoua négligemment sa cendre dans une urne aux côtés de sa chaise.

– C’est comme je te dis, Domino, rien de neuf. Pas de nouvelles, la ville est morne, et le monde ne fait rien qui puisse mériter une grande manchette.

Le Domino bailla.

– Il y a des jours comme ça dans toutes les professions, je suppose, des jours de marasme et de monotonie. Même pour un journaliste.

Benoît approuva de la tête.

– À la salle de rédaction aujourd’hui, pas une seule nouvelle capable de nous intéresser. La vraie poisse.

Le Domino se mit à rire...

– C’est pour ça que vous avez fait tant d’éclat

avec l'arrivée de cette jeune Espagnole ?

Il tendait le journal où se lisait en troisième page une longue entrevue avec une très jolie – comme en témoignait le portrait – une très jolie jeune fille.

Benoît Augé approuva :

– C'est pour ça. C'était la seule nouvelle avec un peu de « human interest » que nous avons en mains. Une jeune fille, arrivant d'Argentine, qui s'en vient ici comme réfugiée, ça valait mieux que toute autre nouvelle en mains. Nous en avons profité... D'autant plus qu'elle est fort jolie, et très charmante.

– Tu y es allé toi-même, pour l'interview ?

– Non. Ce n'est pas mon département. C'est Jeanne qui a « couvert » l'occasion. Moi, je n'ai fait que lire le machin, comme tout le monde, dans le journal.

– Tu aurais aimé y aller ?

– Évidemment.

Le Domino se leva et alla se planter devant la fenêtre.

Il était silencieux, songeur, comme distrait.

Il se retourna tout à coup.

– Tu sais, Benoit, je n’ai jamais vu quelqu’un pour m’intéresser autant que cette jeune fille.

Benoit Augé était surpris.

– T’intéresser ? Mais ce n’est pas une criminelle...

Car le Domino noir, mystérieuse personnalité dont toute la vie de jeune homme riche est tendue vers un seul but : poursuivre les criminels, punir les mécréants, les meurtriers, les fraudeurs, les assassins, le Domino noir n’est pas un admirateur de la femme en général. Faisant une vie très difficile, maintenant ses relations sociales sous son vrai nom, puis dédoublant sa personnalité au besoin pour traquer un meurtrier, il lui faut une complète lucidité d’esprit et une parfaite liberté de mouvements. Toute idylle lui serait funeste, car il devrait mettre sa femme dans le secret qui entoure le Domino noir.

Et cela, le Domino noir s’y refuse.

Un seul homme connaît la vraie identité du

Domino noir : Benoit Augé, son ami, un reporter du MIDI.

Aussi est-ce une grande surprise pour Benoit Augé que d'entendre le Domino noir, arpentant le magnifique salon de son appartement, prononcer de telles paroles...

« Cette jeune fille m'intéresse ! »

– Mais elle n'est pas une criminelle...

Le Domino mit les mains aux poches de sa robe de chambre.

– Je le sais... Elle m'intéresse... comme femme.

– Toi ? C'est toi qui dit ça, Domino ?

– Oui.

– Tu n'es pas sérieux ?

– Certainement que je suis sérieux...

– Je ne le croirais pas si on me disait... mais de te l'entendre dire ainsi, il faut bien que je le croie...

Benoit Augé remit les pieds sur un pouf.

Ainsi, la belle Maria-Magdalena Razon t'a tombé dans l'œil... Pan !

– Ne le dis pas ainsi, c'est vulgaire.

– Comment veux-tu que je le dise...

– Je ne sais pas, mais dis-le moins crûment.

– Soit. Tu aimes la belle Espagnole ?

Le Domino eut un air horrifié.

– Il n'est pas question d'amour.

Benoit Augé se leva.

– Non, mais ça viendra... Toi, mon vieux Domino, tu as le même visage, les mêmes attitudes, la même nervosité et le même aveuglement que tout homme mûr pour le piège. Tu es traqué, te voilà pris, dans quelques jours tu ne seras plus qu'un pauvre et dolent amoureux, attentif aux moindres désirs de Magdalena, et formidablement épris d'elle... Je te souhaite que ça ne te joue pas de mauvais tours !

Le Domino serra les poings.

– Aurais-tu l'amabilité de cesser ton ironie et ton sarcasme. Ça n'est pas de mise, et ça ne te va

pas...

– Soit. Je vais m'en aller. Et quand tu auras vu la damoiselle, et quand tu auras soupé de ses charmes... je reviendrai te voir !

Il se dirigeait vers la porte d'entrée, quand la sonnette retentit.

C'était Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides de la police provinciale.

Le gros Théo Belœil.

L'essoufflé policier que le Domino se plaisait à taquiner constamment.

– Domino noir... Mais le Domino avait disparu. Il n'était plus là... Et devant le visage consterné de Théo Belœil, Benoit Augé riait.

– Tu ne comprends pas, Théo ?

– Mais non, je le voyais de dos un instant, je me retourne pour te saluer, et il n'y est plus.

– Il n'est pas loin. Dans la chambre voisine seulement, aller endosser son déguisement. Il n'y a que moi qui connaît sa vraie personnalité. Toi, tu n'es pas admis au secret des Dieux...

Le Domino revenait.

Sur son visage, le loup de velours noir qui lui cachait les traits et le rendait absolument méconnaissable.

– Bonsoir Théo ! À quoi le plaisir de ta visite... ?

– Un grand problème qui se pose, et je voudrais, Domino, que tu me le resoudes.

– Quel problème ?

– Je... je ne sais pas... vraiment pas.

– Mais enfin, quoi ?

– Une chose bien normale, mais en même temps assez louche. Un homme a été trouvé mort. C'est un cardiaque, et il est mort devant six témoins qui tous jurent qu'il a eu tous les symptômes d'une syncope...

– Et tu crois le contraire ?

– Oui.

– Qui est le mort ?

– Le financier Napoléon Jutras.

Benoît Augé s'exclama.

– Quoi ?

– Oui. Il est mort dans une chambre d'hôtel, de grand hôtel, il y a deux heures exactement. J'en arrive. D'abord, on avait cru à un empoisonnement. Mais le médecin appelé sur les lieux a décrété une mort par simple syncope, consécutive à un repas trop copieux...

Le Domino s'examinait les ongles.

– Et tu crois, Théo, que ce n'est pas une mort naturelle ?

– Je... je ne sais vraiment pas.

– Qu'est-ce qui te fait croire à une mort... non accidentelle ?

– Je ne sais pas. Un petit quelque chose qui sonne faux dans l'atmosphère, et surtout les gens réunis là. Des financiers, des banquiers... et certainement pas là pour avoir du plaisir, malgré que leur hôtesse soit très jolie.

– Qui était leur hôtesse ?

– L’occupante de cette suite d’hôtel, la señorita Maria-Magdalena Razon.

II

L'éclair aurait frappé !

Le tonnerre aurait grondé dans la pièce même que le Domino n'aurait pu devenir plus pâle.

– La señorita Razon, as-tu dis, Belœil ?

– Oui.

– Dans sa suite, à l'hôtel ? Qu'est-ce que des banquiers et des financiers faisaient là ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne leur as pas demandé ?

– Non, c'est toi qui me fait penser à l'incongru de leur présence là, surtout par affaire.

Le Domino s'adressa à Benoît Augé.

– Le señorita a-t-elle dit pourquoi elle venait au Canada ? Benoit se fronça les sourcils...

– Dans le journal, on dit qu'elle a prétendu y venir pour se réfugier du terrorisme en Argentine.

– Et ailleurs ?

– Il semblerait, d’après la rumeur, qu’elle est ici en mission semi-officielle.

– Ah ?

– Mais, comme je te dis, ce n’est qu’une rumeur...

– Je la prends comme telle...

Théo Belœil tourna vers le Domino un visage inquiet.

– Vas-tu t’occuper de cette demoiselle Razon ?

– Certainement.

– Et tu vas voir que je vais tirer ça au clair...

Théo eut un gros soupir de soulagement.

– Alors, voici les détails...

III

Dans la voiture dans laquelle filait Benoit Augé et le Domino, le silence régnait depuis le départ.

Le Domino, fidèle à son habitude, était encore déguisé.

Mais cette fois, il avait dépassé toutes les bornes imposées à son imagination jusqu'ici...

Il était déguisé en femme.

En vieille dame d'environ soixante ans.

Et si excellent était son déguisement, si parfait en était le moindre détail, si bien imité la voix et les gestes, les attitudes et les tics, que Benoit Augé croyait rêver, et se demandait si une vieille dame n'était effectivement pas à ses côtés.

Jusqu'aux mots et aux expressions qui étaient typiquement ceux d'une vieille dame de qualité.

Un plan s'était présenté à l'esprit du Domino.

Il l'avait exposé à Benoît Augé qui, en même temps que son ami était son assistant.

– Je mets deux avec deux. Notre jeune fille aime l'argent.

– Il semble, oui.

– Elle réunit chez elle des financiers et des banquiers.

– C'est vrai.

– Elle est en mission semi-officielle.

– Oui.

– Qu'est-ce que ça représente, ça ?

– Des...

– Des instances pour financer, contre je ne sais quelles garanties, une quelconque révolution là-bas.

– Je comprends.

– On envoie ici une très jolie jeune fille... c'est moi qui le dis, et elle est chargée de rapporter quelques millions.

– Mais si j'en crois Belœil, elle ne se sert pas

des moyens ordinairement employés pour gagner ses « clients ». L'assemblée semblait très froidement d'affaires, et aucune orgie en perspective...

– Évidemment. Lena est une bonne fille, qui est venue ici en mission tout à fait comme il faut...

Benoit Augé riait.

– Tu crois ?

– Je le crois.

– Naturellement, tu ne peux penser autrement... Et tu l'appelles déjà Lena... sans même l'avoir vue ?

Le Domino s'était renvoyé en arrière sur sa chaise, et il avait dit d'une voix rêveuse...

– J'ai l'impression que chez elle, on l'appelle Lena, et son nom lui va bien, et me plaît...

IV

Un Benoit Augé très digne, une vieille dame très chancelante, un couple enfin des plus touchants, s'engouffrèrent dans l'ascenseur de l'hôtel où logeait la belle Espagnole.

Belœil, averti de la visite des deux comparses, avait donné l'ordre à ses policiers de les laisser passer, car il avait posté deux hommes pour surveiller la porte de la suite.

La vieille dame – le Domino noir –, sonna elle-même à la porte de la chambre.

Une petite sonnette dissimulée dans la chambranle.

Une voix les interpella du dedans.

– Yes ?

Comme cette question restait sans réponse, la porte s'ouvrit, et un homme, jeune encore, d'allure très sud-américaine, se passa la tête dans

l'entrebâillement.

– Yes, what is it ?

L'accent était argentin.

Le Domino noir, de sa voix parfaite de vieille dame digne, répondit.

– Je regrette, je ne parle pas l'anglais.

Le visage de l'homme ne broncha pas.

– Je parle français. Que voulez-vous ?

– Je suis madame Adalbert Pothier. Je voudrais causer un instant avec la Señorita Razon !

– Elle n'est pas visible.

L'homme referma la porte un peu.

Madame Pothier (le Domino noir), mit son pied.

Un bon pied solide, bien placé, qui bloqué les idées « rétrogrades » du monsieur aux cheveux noirs.

– Pardon, mon cher monsieur, je crois que si mademoiselle Razon me reçoit, ce sera à son

avantage.

L'homme hésita.

Mais il y avait tant de fermeté dans la voix de la vieille dame, que le secrétaire plia devant cette volonté.

Il ouvrit la porte, et avec un geste las, il dit :

– Entrez madame, entrez monsieur, je vais prévenir la señorita Razon.

Et les laissant dans l'antichambre, il disparut dans la chambre à coucher.

Et aussitôt, Maria-Magdalena Razon sortit.

Si la photo du journal démontrait que cette Argentine était une belle femme, elle ne rendait que demi-justice à la señorita.

Le Domino noir faillit se vendre.

L'exclamation à peine réprimée qui sortit de sa bouche, malgré tout le sang-froid dont il était coutumier mais qui venait de le désertier, était celle d'un homme admirant une beauté.

Une beauté farouche, sauvage, faite de feu et de passion.

Assez grande, et douée d'un corps magnifique, aux lignes superbes, à peine cachées par un déshabillé transparent, Maria-Magdalena exposait une beauté qui surprenait par sa perfection et sa personnalité.

– Vous désirez... madame ?

Des yeux noirs, malicieux, perçants, détaillaient le Domino, subitement inquiet de la valeur de son déguisement.

– Vous voir, señorita, causer avec vous. Voici mon secrétaire, Benoit Augé.

– Enchanté, monsieur.

– Et je suis madame Adalbert Pothier.

– Je suis flattée de votre visite, madame. Il y avait un tel éclair d'ironie dans les yeux de jais, que le Domino ne put s'empêcher de se demander ce qui arriverait.

– Prenez un siège, je vous en prie. Je puis vous accorder quelques minutes.

La fausse madame Pothier et Benoit Augé se choisirent un fauteuil, la señorita Razon s'installa sur un divan, une jambe sous elle, des cigarettes

furent allumées à la ronde, à l'exception de madame Pothier, que son déguisement empêchait de participer à ce plaisir.

Non pas que le Domino noir n'en eût envie...

– Señorita Razon, ma mission est délicate...

– Oui ?

– Vous verrez... Je ne sais trop comment commencer, comment expliquer le but de ma visite. Disons que je viens pour servir vos fins ?

– Je ne vous comprends pas, madame.

Le Domino montra le secrétaire, le cerbère toujours debout dans la porte de la chambre.

Maria-Magdalena se mit à rire.

– Vous pouvez parler devant Toni. Je n'ai pas de secrets pour lui... ou pour quiconque, d'ailleurs.

Madame Pothier sourit avec bienveillance.

– Tant mieux. Et je continue, alors. Voici : il est rumeur, ici et là, que vous êtes ici en mission assez spéciale.

– Je comprends de moins en moins, madame.

La belle Argentine avait cependant dans les yeux une lueur de spéculation qu'elle n'avait pas tout à l'heure.

Elle examinait madame Pothier avec une insistance gênante.

– Vous comprendrez lorsque je vous montrerai ce que j'ai ici, dans mon sac.

Le Domino noir tira de ce sac une enveloppe de papier brun. Il ouvrit l'enveloppe.

– Voici vingt-cinq mille dollars. Je les ai apportés ce soir afin de faciliter la démarche que je viens accomplir. Vous êtes ici, dit-on, pour prélever des fonds afin de combattre, dans votre pays, le bon combat.

La belle Espagnole avait l'air soudain très dur.

– Continuez, madame.

– Je vous offre cet argent. Sans aucune obligation. Je veux, qu'en votre pays comme en tous les pays du monde, la paix revienne, la vraie paix, qui signifie quelque chose. Et si cette modeste contribution peut servir, tant mieux.

Magdalena Razon se leva.

– Je suis touchée de ce geste, madame, mais je ne pourrais accepter votre don. D’abord parce que je n’ai rien à voir avec ces choses dont vous parlez. Je suis partie d’Argentine, et la triste position de mon père, emprisonné par ses adversaires politiques, ne me laisse aucun choix. Même si je voulais prendre cet argent, je ne pourrais le faire. Maintenant, allez-vous-en, madame, et n’insistez pas, car je me trouverais dans une situation dangereuse.

Le Domina noir se leva.

– Je regrette que vous agissiez ainsi, mon offre était sincère.

– Je le conçois, mais vous saisissez ma position !

– Oui. Je m’excuse... au revoir señorita.

– Au revoir, madame... Merci.

Madame Pothier, cachant un Domino noir bien intrigué, se tourna et marcha vers la porte.

Benoit Augé la suivit.

Lorsque les deux visiteurs eurent le dos tourné, la señorita Razon fit un signe sec et

impérieux à Toni Alvarez, toujours dans la porte de chambre.

Celui-ci s'élança et courut presque jusqu'à la porte qu'il ouvrit pour les visiteurs.

Il les suivit dans le corridor.

Les regarda aller.

Puis rentra, mais ne ferma pas la porte complètement.

Les deux policiers de faction n'avaient même pas fait attention à la sortie des deux visiteurs.

Alvarez marcha jusqu'à la belle fille.

– Écoute, ce n'est pas une...

– Je le sais. Ce n'est pas une femme. Elle avait ses bas avec la couture en dedans, elle ne fumait pas, mais elle avait des traces de nicotine sur les doigts, et puis...

– Les policiers...

– Oui. Les policiers les ont laissés passer... Ça sent l'investigation, mon petit.

– Alors, on se doute de quelque chose.

– Oui. D’après moi la colle du voyage en réfugiée ne prend pas...

– Tu n’as qu’à admettre franchement le but du voyage, ça sera plus simple.

– Oui, et les diamants ?

– Déclare-les !

– Et je me fais accuser en même temps d’avoir fraudé la douane des droits de ces pierres... et tu sais ce que ça représente.

Toni devint tout à coup très renard.

– Où sont-ils, les diamants, Lena...

(Tiens ?...)

Lena Razon tira une bouffée de sa cigarette.

– Tsk ! Tsk ! Toni, tu deviens indiscret...

– Je veux savoir.

– Ils sont bien cachés... tu sauras où, un jour...

Et elle retourna à sa chambre, pendant que Toni la suivait d’un regard sombre.

V

Pendant que cette mystérieuse conversation se poursuivait entre l'homme se nommant Julio-Antonio Alvarez, et l'Argentine Maria-Magdalena Razon, le Domino noir, empêtré dans les jupes de son déguisement, – littéralement – et Benoit Augé dévalaient dans l'ascenseur, les huit étages menant au lobby.

Rendu dans la grande salle spacieuse, meublée de fauteuils bas, et doucement éclairée de lampes tamisées, le Domino fit signe à Benoit de le suivre.

Ils se choisirent deux fauteuils.

– Il faut aviser, dit le Domino.

– Oui, c'est certain.

– Notre belle dame se doute de quelque chose, d'après moi.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Mon flair, et deux petites indications. D’abord, les regards qu’elle maintenait sur mes bas. J’ai dû les mettre de la mauvaise façon. Et l’autre chose est que son secrétaire se tenait dans la porte de la chambre, il ne bougeait pas. Mais tout à coup, il est venu nous reconduire à la porte, et il a regardé dans le corridor le temps de nous voir aller. Comme s’il avait agi sur un signal.

– Donc ?

– Donc la señorita se doute probablement de quelque chose, c’est ma conclusion, et elle n’est -pas mauvaise.

– Je ne crois pas. Que faisons-nous ?

Le Domino parut soucieux.

– Je ne sais vraiment pas. Plusieurs chemins s’offrent à nous... Si au moins nous avons quelque chose de tangible...

– Nous n’en avons pas assez ? demanda Benoit Augé.

– Non.

– Et la jeune Espagnole, qu’en fais-tu ?

– La jeune Espagnole est très gentille, très charmante, très jolie, elle me plaît beaucoup...

– Autant qu’hier soir ?

– Plus encore... Mais, dis ce que tu voudras, elle agit d’une bien étrange façon.

– Oui, c’est exact.

– Elle réunit des gens riches à sa suite. Ils causent d’affaire, ils boivent très légèrement, malgré qu’ils aient pris un copieux dîner. Et ce n’est pas un party, c’est une assemblée sérieuse. Puis l’un d’eux meurt d’une syncope...

Le Domino noir se prit le front.

– Voilà, mon vieux Augé, la pire chose... cette syncope... Mort naturelle. Verdict rendu, l’homme est mort naturellement...

– Tu crois le contraire ?

– Je suis certain du contraire, maintenant.

– Ainsi, la señorita est une meurtrière ?

Le Domino secoua la tête.

– Je ne suis pas prêt à dire ça, mais je suis prêt à affirmer que Napoléon Jutras est mort aux

mains d'un assaillant inconnu. De quelle façon et pourquoi, ça...

– Ça c'est le mystère.

– Oui.

– Et maintenant, Domino, qu'est-ce qu'on fait.

– Je crois que pour le moment, tu vas rester ici, et tu vas surveiller les allées et venues de nos oiseaux... Moi...

– Toi, où vas-tu ?

– Moi ? Je m'en vais rédiger, un câblogramme adressé en Argentine... J'ai une petite idée que ça pourrait me donner des détails additionnels.

VI

Le câblogramme parti, le Domino noir se hâta chez lui.

Il enleva son déguisement, en fabriqua un autre. Cette fois celui d'un jeune homme, type étudiant, mais étudiant sérieux.

Besicles sur le nez, vêtements de coupe sobre, deux livres sous le bras.

Et il attendit.

Benoit Augé devait se rapporter d'un moment à l'autre.

Le Domino attendit.

Le téléphone sonna.

C'était Benoit Augé.

– Domino, du nouveau.

– Oui ? Quoi ?

– La señorita vient d'avoir un visiteur.

– Si tard ?

(Il était dix heures trente...)

– Oui, si tard.

– Le connais-tu ?

– Je ne suis pas certain, mais je crois que c'est l'honorable Pancrace Couturier, le secrétaire d'État.

– Non ?

– Je ne suis pas certain, mais ça lui ressemble.

– Est-il monté ?

– Non, je suis à un téléphone non loin d'où il se tient. Je l'ai entendu demander le numéro de la chambre de Maria Razon, et il lui parle au téléphone dans le moment.

– Peux-tu entendre ce qu'il dit ?

– Un instant, je vais écouter.

Un silence bruyant sur la ligne.

– ... Non, je n'entends rien. Mais le voilà qui se dirige vers l'ascenseur... Salut, je le suis !

– Entendu...

Le Domino noir se rongea l'idée.

L'Honorable Couturier ? Qu'allait-il donc faire là ?

La mission de Maria Razon serait-elle plus officielle qu'on ne le croyait ?

Le Domino arpenta le salon de son appartement pendant une dizaine de minutes.

Puis il se décida.

Autant aller voir ce qui se passait.

Il n'était qu'à cinq minutes de taxi de l'hôtel où résidait l'Argentine.

*

Benoit Augé était dans le lobby.

– Est-il descendu ?

– Il n'est même pas monté.

Le journaliste avait fait un geste découragé.

Le Domino lui demanda :

– Mais comment ça ? Il se dirigeait vers

l'ascenseur quand tu m'as téléphoné ?

– Je sais tout ça. Mais il a bifurqué soudainement, et s'est assis dans le grill, près de la porte, et il surveille l'ascenseur.

– Est-il sorti quelqu'un juste comme il arrivait là ?

Benoit Augé se creusa la cervelle un instant.

– Oui, oui, il est sorti quelqu'un. Un grand brun, mais de teint pâle.

– Tu ne le connais pas ?

– Non. Mais quand Couturier l'a vu, il a immédiatement obliqué vers le grill.

– Et il n'a pas bougé de là depuis ?

– Non.

– Et le grand brun dont tu parles, où est-il allé ?

Benoit Augé montra.

– Là !

C'était la taverne de l'hôtel.

– Il en est ressorti ?

– Pas par ici. Il y avait deux portes. L’une donnant sur la rue, l’autre dans le lobby.

– Viens ! dit le Domino, allons prendre un verre de bière.

Ils entrèrent ensemble dans l’établissement.

– Le vois-tu ? dit le Domino entre ses dents.

– Non.

Mais Benoit Augé se reprit.

– Oui, dans le fond là-bas. Il est seul.

– Bon. Ne le regarde pas, fais comme si tu ne l’avais pas vu, nous allons garder un œil dessus.

Et ils s’attablèrent devant des chopes de bière froide qui ramena du cœur au ventre du Domino noir, passablement fatigué d’une longue journée d’investigation ne menant à rien.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes voyaient leur individu se lever, plier soigneusement le journal qu’il lisait, et sortir par la porte donnant sur le lobby.

Benoit Augé se levait pour le suivre.

Le Domino le retint par le bras.

– Un instant, vieux, laisse-lui prendre quelques pieds d’avance au moins.

Benoit se rassit.

Puis, quelques secondes plus tard, ce fut au tour du Domino noir de se lever, de pousser la porte battante, de sortir dans le lobby.

Benoit Augé le suivait.

Mais dans le lobby, personne.

L’homme mystérieux n’était pas là... Il s’était évanoui dans les airs.

Et quand le Domino jeta un coup d’œil dans le grill, l’Honorable Couturier n’était plus là.

– Parti ! Envolé ! s’exclama le Domino.

Benoit Augé se ramena le chapeau.

– Les deux sont partis... Ça nous met dans de beaux draps.

– Moi, celui qui m’intéresse surtout, c’est le type de la taverne.

– Et l’Honorable, il ne t’occupe pas ?

– Non, pas du tout.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, même s’il était monté voir Magdalena, il n’aurait pu la voir, à cause des deux policiers gardant la porte.

– On l’aurait laissé entrer.

– Oui, mais lui n’aurait pas pu prendre la chance d’entrer dans ces conditions. Après tout, sa visite devait être secrète, puisqu’il la faisait à l’hôtel. Autrement il aurait reçu la jeune fille à son bureau.

– C’est vrai.

– Alors, comment veux-tu que, désirant garder secret son passage ici, il se soit risqué à entrer dans une chambre gardée à vue par deux policiers ?

– Tu as bien raison. Pourtant, il montait...

– Il ne savait pas que les policiers étaient là, je suppose.

– C’est bien probable.

– Ce qui me travaille surtout, c’est pourquoi il a retourné en voyant cet homme sortir de

l'ascenseur... C'est ça qui est la clé du mystère...

– Ça sent le secret d'État à plein nez.

– Oui. Et d'autant plus que cet homme, entrevu dans la taverne, me rappelle quelqu'un... et si je ne me trompe pas, nous sommes en face de quelque chose beaucoup plus formidable encore que tu ne le supposes...

– Tu me dis pas !

– Oui. Et moi, ça m'intéresse.

– Alors on fait quoi, maintenant ?

– On monte voir la señorita..

Les deux comparses se dirigèrent vers l'ascenseur.

L'hôtel était assez vieux, et les ascenseurs, au nombre de deux, desservaient une aile, tandis que l'aile principale était desservie par une batterie d'ascenseurs plus modernes.

Ceux de la vieille aile étaient encore dans des cages grillagées.

Ces cages, à claire-voie, descendaient six étages ainsi, fermées seulement par des portes

plus ou moins bien fermées.

L'un des ascenseurs montait en tournée de ramasse, car la cage était vide au rez-de-chaussée.

L'autre était là, avec son garçon attendant patiemment les « clients ».

Comme le Domino et Benoit Augé arrivaient devant la cage, un cri horrible se fit entendre.

Un cri qui hurla comme une véritable plainte de damné.

Un cri qui jeta la panique immédiate dans le lobby de l'hôtel.

Et en même temps que le cri, une forme humaine s'abattit sur le toit de l'ascenseur.

Un homme, ouvrant probablement une porte d'étage, ou en trouvant une d'ouverte, s'était jeté, ou était tombé dans la cage.

Son cadavre horriblement mutilé gisait sur le toit de la voiture

Le Domino noir ne fit qu'un bond vers la porte de secours, sur le palier de l'escalier entourant la

cage de l'ascenseur.

Le cadavre était là... et c'était celui de l'Honorable Pancrace Couturier, secrétaire d'État.

Il était mort.

Terriblement, horriblement, définitivement mort.

VII

Les résultats d'une catastrophe, la réaction qu'elle amène ne se font pas habituellement sentir sur le coup.

Il faut d'abord passer à travers les premières minutes.

Il faut comme prendre conscience de ce qui arrive, avant de réagir.

Il prit environ cinq minutes au Domino noir avant de réaliser ce qui arrivait.

Mais quand il s'en rendit compte, il réagit immédiatement.

D'une façon rapide, inexorable.

– Benoit, viens !

Ils grimperent quatre à quatre les étages. Le but du Domino noir était évident.

Trouver, avant tout autre, l'étage d'où le

ministre était tombé.

Mais ils durent se rendre au sixième et dernier étage avant de trouver une porte ouverte.

Et là, ils la trouvèrent.

La porte de la cage, grande ouverte, la canne du ministre par terre devant la cage, et son chapeau à côté de la canne.

Benoit se pencha pour ramasser le chapeau.

Le Domino lui cria :

– Non ! Ne touche pas.

Il retenait le bras de Benoit.

– Il ne faut toucher à rien. Laisse ça à la police.

– Mais...

– Ce n'est pas ça qui m'intéresse, c'est la porte.

– Comment donc, la porte ?

– Oui. Je veux savoir comment elle a été ouverte.

Et le Domino, penché au-dessus de la cage,

examina la porte. La porte et sa serrure, et son déclic. Tout enfin.

– Tu trouves quelque chose ? lui demanda Benoit Augé ?

– Non... et oui.

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est exactement rien,

– Oui, mais rien, c'est rien... Si tu...

– Si je ne trouve rien ?... Mais c'est tout simple, c'est que la porte était ouverte, tout simplement... et que quelqu'un, au lieu de la forcer, a tout simplement pris avantage de la porte béante pour jeter notre homme en bas.

– Tu crois qu'il a été assassiné ?

– J'en suis certain.

– Ça pourrait être un accident.

– Un accident, dans les circonstances ?... Non, Benoit, il y a trop d'indications du contraire.

– Je t'avoue que tout ça est tellement mêlé...

– Oui, et non, Benoit. Si je m'en tiens à cette

impression que j'ai au sujet de l'inconnu dans la taverne, nous pouvons nous trouver en face de quelque chose de beaucoup trop gros pour nos faibles moyens... Mais d'un autre côté, il y a un tout petit facteur qui me pousse à ne pas lâcher trop vite.

– Lequel ?

– Maria-Magdalena Razon.

– Comment ça ?

– Elle n'est pas de taille à jouer le grand jeu que je soupçonne. Et c'est par elle que je vais mettre à découvert le pot aux roses.

– Nous y allons ?

– Oui.

VIII

Maria-Magdalena était à sa chambre.

Et son « secrétaire » lui tenait compagnie.

Elle fut brusque.

– Que voulez-vous ?

Mais le Domino ne s'en laissa pas imposer.

Il se pencha, tâta un instant le coussin d'un fauteuil, le trouva à son goût, et s'assit.

– Maintenant, chère demoiselle, nous allons causer.

Le secrétaire fit un geste vers sa poche de veston.

Mais, miraculeusement, en un mouvement si rapide que Benoit Augé eût peine à le voir lui-même, le Domino tenait le secrétaire en joue avec une imposante arme, un énorme Colt 45.

Le secrétaire fit un geste las des épaules.

– Et maintenant, comme je disais tout à l’heure, causons !

Maria-Magdalena, aussi belle, aussi peu vêtue que tout à l’heure, se tenait droite sur une chaise.

– Que se passe-t-il ? Que me voulez-vous ?

– Vous parler, mademoiselle.

– De quoi, monsieur ?

– D’abord, je me permets de m’identifier. Je suis, sous déguisement, le Domino noir.

– Je regrette...

– Si vous étiez une Canadienne, vous sauriez ce que ça veut dire. Je fais profession de pourchasser les criminels...

– Et pourquoi êtes-vous ici, ce soir ? Suis-je une criminelle ?

– Je ne sais pas, mademoiselle.

L’Argentine se leva droite debout.

– Vous m’insultez, monsieur, je vous prie de sortir.

Le secrétaire faisait des gestes menaçants.

Le Domino lui brandit un peu le revolver, puis il se tourna vers la femme Razon.

– Calmez-vous, et laissez-moi finir.

– Faites vite, monsieur, je n'ai pas de temps à perdre...

Le Domino sourit légèrement.

– Non, c'est vrai, et vous n'en perdez pas beaucoup !

L'Argentine pâlit violemment.

– Je ne vous comprends pas.

– Écoutez-moi, et vous verrez. D'abord, vous allez me dire exactement pourquoi vous êtes au Canada.

– Je vous l'ai dit, j'y cherche refuge,

– C'est tout ?

– Pourtant, deux hommes sont morts à cause de vous...

– Deux hommes ?

– Oui, hier soir, Jutras meurt d'une syncope. Et ce soir...

L'Argentine l'interrompt.

– Ce soir ?

– Oui, ce soir, l'honorable Pancrace Couturier... La fille était debout, pâle, une main au cœur.

– Couturier est mort ?

– Mais où, comment ?

– En tombant dans la cage de l'ascenseur. Ça ressemble à un accident et je suis persuadé que c'est un meurtre.

La surprise de la jeune fille, son évidente émotion, sincère s'il en fut, ne manqua pas de frapper le Domino.

– Ainsi, cette nouvelle vous arrive par surprise ?

– Oui. Absolument, par surprise.

– Pourtant...

– Écoutez, monsieur le masque noir !

– Domino noir !

– Oui... je ne suis pas ici pour tuer des gens,

ma mission est tout autre...

– Votre mission ?... Vous admettez donc que vous en avez une ?

– Oui.

– Quelle est-elle ?

– Ramasser des fonds pour notre cause.

– Bon !

La jeune fille sourit à travers son émoi.

– Vous dites *bon !* comme si vous étiez soulagé.

– Il y a, ma belle enfant, que si vous nous aviez dit, dès le début que vous étiez ici pour ces fins, tout aurait été si simple...

– Je n’aurais pas dû vous le dire... Et d’ailleurs, en le disant à un étranger comme vous, sous le coup de l’émotion, vous ne savez à quoi je m’expose.

– À quoi ?

Mais la jeune fille se pinça les lèvres.

D’ailleurs, depuis quelques instants, le

secrétaire, Toni Alvarez faisait des mines désespérées à Lena, et son air disait assez qu'il la trouvait trop loquace...

Mais le Domino noir ne fit pas mine de le voir.

– Nous avons, mademoiselle, un double crime sur les bras.

– Le premier n'était pas un crime, Napoléon Jutras est mort de mort naturelle...

Le Domino noir hocha la tête.

– Supposons... Mais en vue de ces deux crimes (Vous voyez que je répète...)... il faut régler un autre cas. Celui de votre présence ici, de la visite des hommes présents à votre chambre hier soir, et de la visite, ce soir, de Pancrace Couturier.

– Ils étaient ici par affaire.

Le visage de Lena Razon s'était refermé.

Mais le Domino ne se laissa pas impressionner.

– Voyez-vous, señorita, lorsque quelqu'un vient ici, au pays, prélever des fonds de gens qui

sont parfaitement étrangers à la cause Argentine, une garantie est dans l'ordre. Il est douteux que des financiers et des banquiers aient avancé de l'argent sans garantie aucune. Or, par simple déduction, quelles peuvent être ces garanties ?... Des obligations du gouvernement Argentin ? Pas possible. Trop instable, surtout en vue d'une révolution. Des débentures municipales ? Le système n'existe pas là-bas ? Des parts de compagnies argentines ? Improbable... En fait, toute garantie interne, résidente au pays, ne pourrait servir. Il faut donc que la garantie ait été transportée par vous, señorita Razon.

La jeune fille était pâle.

– Je ne vois donc que deux choses possibles : de l'or... ou des diamants. Vous avez, dans cette chambre d'hôtel, des diamants en quantité suffisante pour garantir un fort montant d'emprunts internationaux, ou de l'or. Je ne crois pas que ce soit de l'or, cependant, car le volume en serait trop gros. Les diamants sont plus plausibles.

La jeune fille avait baissé la tête.

– Vous ne répondez pas ?

Elle ne répondait pas en effet.

Toni Alvarez s’avança vers le Domino noir.

– Non, Lena ne vous répond pas, mais moi, je vais vous répondre. Elle a des diamants, en effet. Elle a pour vingt millions de dollars de diamants...

– Vingt millions ?

– Oui. Et ces diamants servent et serviront à garantir des emprunts.

Le Domino se leva.

– Merci beaucoup, bonsoir señorita Razon !
Bonsoir señor Alvarez !

L’Espagnole leva de grands yeux implorants vers le Domino noir.

– Vous ne le direz pas ? Vous garderez ça secret ?... Et surtout, si William Grosser vous le demande, dites-lui que vous ne me connaissez pas, ne lui dites pas que j’ai les diamants ici, dans ma chambre...

– William Grosser ? Qui est-il ?

Mais le Domino noir eut à peine le temps de formuler sa question qu'avec un cri de rage, Toni Alvarez se jetait sur Lena Razon.

Le Domino et Benoit n'eurent que le temps de bondir et de s'interposer, autrement la rage du bel Argentin aurait pu tourner au tragique.

– Calmez-vous, monsieur, calmez-vous ou je fais entrer la police.

Lena Razon, mollement étendue sur le divan, un coude replié, et la tête dans la main, regardait la scène avec un petit sourire narquois.

– Laissez-le faire, Domino noir, il lui prend comme ça, de temps à autre, des petites crises, mais ça ne tire pas à conséquence... Toni ! je t'ordonne d'arrêter ces enfantillages !

Puis elle se tourna vers le Domino noir et Benoit Augé.

– Bonsoir, messieurs. Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit...

Le Domino avança la main.

– Écoutez, dites-moi qui est ce William Grosser ?... Je ne le...

Mais Magdalena leva le bras.

– Bonsoir messieurs !

Le Domino vira sur ses talons suivi de
Benoit...

Il sortit en claquant la porte.

IX

Dans le corridor, Benoit Augé rejoignit le Domino noir.

– Écoute, qu’y a-t-il de nouveau, d’après toi ?

– Beaucoup.

– Tu as un indice sérieux ?

– Je crois que oui, Benoit. Je crois que je comprends en effet, beaucoup.

– Ce William Grosser...

– Oui, surtout lui.

Le Domino repoussa son chapeau en arrière.

– Comprends-moi bien, Benoit. Je t’ai dit que toute cette affaire avait des dessous plus ou moins sensationnels... et surtout formidables... surtout formidables, Benoit.

– Moi, je n’y vois qu’une petite complication internationale... c’est tout.

– Moi, j’y vois plus que ça, beaucoup plus que ça... et tu verras, à mesure que l’écheveau va se démêler, comme ça va devenir compliqué.

Le Domino s’avança vers le policier de garde devant la porte de la chambre occupée par Maria-Magdalena Razon.

– Avez-vous vu quelqu’un entrer dans cette chambre ce soir, constable ?

– Seulement une vieille dame, vers sept heures...

– C’est tout ?

– Oui.

Benoit se faisait petit, de peur que le constable ne le reconnaisse.

– Et personne autre, constable ? Personne n’est venu sut l’étage, vous n’avez rien remarqué de suspect ?

Le constable se plissa le front.

– Non... c’est-à-dire... je ne sais pas. Il est venu un homme, vers dix heures. Il y a une heure environ.

– Qu’a-t-il fait ?

– Il est sorti de la cage de l’escalier, a marché dans le corridor jusqu’ici, puis, quand il m’a vu, il a fait mine de s’être trompé d’étage, et il a rebroussé chemin.

– C’est tout ?

– Oui... c’est-à-dire que, une fois cet homme venu, un autre est arrivé en courant, a aussi sorti de la cage de l’escalier, et quand il a vu le corridor désert, il a continué son ascension vers l’étage d’en haut.

– Où était allé le premier homme ?

– Vers l’étage d’en haut.

Le Domino se montra intéressé...

– Pouvez-vous me décrire le premier de ces deux individus ?

– Certainement. Assez grand, gros, environ cinquante ans, très digne. D’ailleurs fort bien vêtu d’un paletot noir, et d’un chapeau noir...

Le Domino faisait oui de la tête...

Le constable poursuivit :

– Et je ne sais pas si je me trompe, mais j’ai cru qu’il avait une figure connue. Il me semble l’avoir déjà vu quelque part...

– Et le deuxième visiteur ?

– Celui-là était plus jeune. Une trentaine d’années environ. Paletot pâle, cheveux blonds ou blanc cendré. Chapeau de feutre mou... menton très carré.

Le Domino se frottait les mains.

– Et ils ont pris le même chemin, l’un suivant l’autre ?

– Oui.

– Diriez-vous que le deuxième semblait poursuivre le premier ?

Le constable réfléchit un moment.

– Oui, ça semblait ça.

– Et le premier avait-il l’air d’un homme qui se sait poursuivi ?

– Franchement non. Il agissait tout bonnement...

– Bon. Et c’est tout ce que vous avez

remarqué ?

– Oui...

– Vous n’avez pas entendu le tapage en bas ?

– Non, qu’est-ce qui est arrivé ?

– Vous ne le savez pas ?

– Non.

– Le secrétaire d’État, Pancrace Couturier s’est jeté, ou a été projeté en bas de la cage d’ascenseur.

– Il est mort ?

Le Domino noir se mit à rire.

– S’il n’est pas mort, c’est un excellent acteur, et il en donne une parfaite imitation.

Le constable transpirait abondamment...

– Alors, quand cet homme est venu ici, c’était l’honorable Couturier ?...

– Oui.

– Et... l’autre ?

Le Domino haussa les épaules...

– Je ne sais pas... non, je ne sais pas... Mais

Benoît Augé, en regardant les yeux de son patron, savait bien que le Domino se doutait de l'identité de cet inconnu.

Ce serait... William Grosser, peut-être ?

Oui ?

– Viens, dit le Domino à Benoît Augé, viens en bas. Je crois que nous allons nous mettre sérieusement au travail.

X

Le lobby de l'hôtel était une véritable foire.

Une panique, un tumulte, une cacophonie.

La police municipale, la police provinciale, et jusqu'à la police fédérale étaient là.

La police fédérale y était parce que la mort de Couturier pouvait devenir une question de sabotage.

Belœil, harassé, fatigué, éberlué, n'en pouvait plus.

C'était lui qui, le premier, avait dû faire les constatations.

Et maintenant, il répondait aux journalistes, aux policiers fédéraux, aux journalistes, aux policiers fédéraux, aux journalistes, et comme ça *ad infinitum*.

Le Domino noir n'attira pas l'attention de Belœil.

Il savait, au sujet du meurtre de Couturier, tout ce qu'il avait à savoir.

Celui qu'il recherchait, c'était William Grosser.

Il sortit donc, entraînant Benoit Augé.

Sur le trottoir, il héla un taxi.

– Où allons-nous ? dit Benoit.

– Suis, tais-toi, laisse-moi réfléchir.

– Bon, fit Augé vexé... comme tu voudras... Mais avoue que je ne t'ai pas importuné ce soir. Je n'ai pas ouvert la bouche de la veillée...

– Je le sais. Mais pour le moment, il faut que je réfléchisse...

Et il réfléchit.

Ce qui devait être la plus brillante cause de déduction du Domino noir tirait à sa fin.

Agissant par flair, par déduction, et par intuition, il était à la vrille de résoudre le plus grand mystère de sa carrière.

Car jamais crime, ou félonie n'avait offert si peu d'indices, et pourtant, la solution était là,

toute prête, dans la tête du Domino. Il ne s'agissait que de la confirmer.

Il jeta l'adresse au chauffeur du taxi :

– 4578 rue des Gardes.

C'était dans la montagne.

Un quartier riche.

Quinze minutes plus tard la voiture s'arrêtait devant une lourde et riche résidence. Une espèce de château bâti à même le roc solide.

Aucune fenêtre ne luisait.

On dormait dans cette maison princière.

Mais cela n'arrêta pas le Domino. Il gravit quatre à quatre les longs escaliers menant de la rue à l'imposant porche sous lequel la porte d'entrée se dissimulait.

Il sonna, sonna, sonna...

Une lumière se fit, au loin, puis une autre plus proche.

Un serviteur, hâtivement couvert d'une robe de chambre, ouvrit la porte.

– Que voulez-vous ?

– Je veux voir monsieur Sabin Lelièvre.

– Monsieur est couché depuis une heure. Je ne puis le déranger.

– Allez lui dire que c’est une question de vie ou de mort. Allez lui dire qu’il me faut le voir, absolument.

– Mais...

Le Domino sortit l’insigne de police que les quartiers-généraux lui permettaient de porter.

– Vous comprenez ? Police.

Le serviteur comprenait.

– Un instant, je vais voir...

Le domestique referma la porte sur les deux hommes, et le Domino se mit à arpenter le perron de ciment.

À grands pas secs...

Puis ils entendirent une course haletante.

– Messieurs, vite, venez en haut...

Le Domino jeta sa cigarette par terre et pila

dessus.

– Je le savais, Benoit, je savais que ça viendrait là, viens !

Et ils partirent à la course, suivant le domestique qui escaladait les escaliers comme s'il avait eu le feu au derrière.

Au deuxième étage, dans un long corridor, richement recouvert d'un tapis aux merveilleuses incrustations, le domestique courut de plus belle vers une porte.

Une porte fermée.

Le domestique, essoufflé, déclara.

– La porte est verrouillée. Ça n'est jamais arrivé... et je frappe, on ne répond pas... Je crains qu'il soit arrivé quelque chose à monsieur. Et comme vous êtes de la police j'ai cru devoir vous faire monter.

Le Domino coupa court à ce flot verbeux.

– Frappez de nouveau, voulez-vous ?

Le domestique levait la main pour cogner sur le bois de la porte, mais le Domino l'arrêta.

Il avait cru entendre un bruit insolite dans la chambre.

Il se colla l'oreille sur l'huis.

C'était bien ça...

Il se tourna vers les deux hommes.

– À nous trois, enfonçons la porte.

Ils s'élancèrent :

– Un, deux, trois ! Oops ! Han !

Deux fois et la porte céda.

D'un coup sec, en se rabattant sur le mur.

C'était la serrure qui avait cédé. L'huis de chêne aurait résisté longtemps aux assauts répétés.

Une scène surprenante accueillit les trois hommes.

Sabin Lelièvre, banquier, financier, riche à millions, était acculé au mur, et devant lui, le même paletot pâle, son même feutre rabattu, l'inconnu de la taverne...

Le Domino sortit son revolver et cria d'une

voix forte.

– Wilhelm Grosser ! Achtung !

L'inconnu se retourna comme un fouet, et en rugissant, s'élança le Domino noir.

L'ennemi du crime vit dans la main de l'homme une barre de fer de forte et solide dimension.

Mais Wilhelm Grosser (la célérité avec laquelle il avait répondu à son nom prouvait que c'était bien le sien), ne fit pas cinq pas.

L'arme du Domino cracha le feu, et il s'abattit, une jambe fracassée.

Et à terre, la jambe inerte, le sang coulant à flot d'une large blessure au tibia, il gémit doucement...

– Kamerad !

Mais le Domino noir ne s'en occupa pas...

Il courut vers le financier.

Celui-ci, affalé dans le coin, les jambes éparses, saignait abondamment d'une large coupure à la tête.

Ce ne devait être qu'une blessure superficielle, car il était pleinement conscient.

– Je ne vous connais pas, monsieur, mais je vous remercie. Cet individu proférait des menaces en allemand, et allait me tuer, c'est sûr.

Le Domino le fit taire d'un geste.

– Ne parlez pas, venez !

Et, le soutenant, il l'amena jusqu'à un fauteuil.

Sabin Lelièvre, en pyjamas, se laissa conduire, et s'assit lourdement.

Puis le Domino noir se pencha sur lui.

– Écoutez, répondez-moi à une question : ce prêt que vous deviez consentir à Maria-Magdalena Razon, était-il garanti ?

Le financier, malgré sa faiblesse, eut un sursaut.

– Qui vous a dit ça ?

– Vous étiez dans la chambre de la jeune fille, hier soir ? Le financier hésita un instant, puis devant la ferme insistance de l'ennemi du crime, il préféra parler.

- Oui, j’étais là.
- Vous avez consenti un prêt à la jeune Espagnole ?
- Oui.
- De combien ?
- Cinq millions.
- Garanti ?
- Oui.
- Par quoi ?
- Par des diamants.

Le Domino eut une question surprenante.

- Monsieur Lelièvre, avez-vous vu les diamants en question ?

Le financier s’essuya le sang sur le front.

- Franchement, non.
- Et vous avez accepté la garantie ?
- La jeune fille a des reçus de sociétés fiduciaires, indiquant que les diamants sont dans une voûte... à New-York.
- Vous avez vérifié les reçus ?

– Non. Je connais cette société de fiducie et je connais leurs reçus.

– Pouvez-vous me les décrire ?

– Je puis faire mieux que ça. J’en ai un ici.

– Vous en avez un ?

– Certainement, ce sont des reçus spéciaux, portant numéro et identification par empreinte digitale, et ils sont faits en vingt copies. Ils servent justement comme garantie.

– Ah, bon... Et vous dites qu’il y a là-dessus des empreintes ?

– Oui...

– ... Et, encore une fois, vous n’avez pas vu les diamants ?

– Non.

– Je vous remercie, monsieur Lelièvre. Vous m’avez rendu grand service.

Le Domino se tourna, marcha vers le blessé geignant toujours et que Benoît Augé tenait en joue.

– Celui-là, monsieur Lelièvre, le connaissez-

vous ?

– Non.

– Vous n’avez aucune idée qui il est ?

– Pas du tout.

Le Domino ricana.

– Moi j’en ai une.

Il se pencha, leva le poing, l’abattit sur le visage du blessé... Une dent tomba par terre.

– Ton nom est Wilhelm Grosser ?

L’homme articula faiblement, fou de peur.

– Oui.

– Tu es un nazi ?

– Oui.

– Réfugié en Argentine ?

– Oui.

– Et tu veux les diamants de Maria-Magdalena Razon ?

Se rendant compte qu’il parlait trop, Grosser se pinça les lèvres.

Le poing du Domino s'abattit de nouveau.

– Réponds !

– Oui.

– Tu les veux pour le parti, à Buenos-Ayres ?

– Oui.

– C'est toi qui a tué Couturier ?

Le nazi se releva sur son coude, un éclair de joie sauvage dans les yeux.

– Oui, c'est moi... J'ai tué Couturier. Je l'avoue. J'avais un devoir à remplir. Envers mon pays et mes principes... Heil...

Mais il n'acheva pas son cri.

Un autre coup de poing l'abattait.

– Tu ne viendras pas crier tes insanités ici ! dit le Domino.

Le nazi se dégonfla comme une poche...

– Laissez-moi tranquille. Amenez-moi, mais laissez-moi tranquille...

Mais le Domino ne démordit pas.

– C'est aux diamant de la señorita que tu en

veux ?

Le nazi resta silencieux.

– Réponds !

Le poing se levait.

Le nazi s'empressa de répondre.

– Oui.

Et le Domino posa de nouveau sa question étrange.

– Les as-tu vus, ces diamants ?

– Non.

– Jamais ?

– Jamais.

– Bon... Benoit, téléphone à la police, demande Belœil, il doit être de retour... Dis-lui de venir cueillir l'oiseau ici... Nous avons du travail à faire !

Dans l'auto du Domino, Benoit lui demanda :

– Mais à quoi ça rime, tout ça ?

– Je ne sais pas encore tout à fait, mais je te le dis, je marche par intuition...

– Alors Jutras a été assassiné, comme Couturier ?

Le Domino se frotta le menton...

– Franchement, je ne crois pas... Mais s'il n'était pas mort, je ne me serais pas intéressé à la señorita comme je me suis intéressé à elle...

– C'est encore l'amour ?

– Benoit, tu es jeune, et candide... Tu crois que je pourrais aimer Magdalena Razon ?

– Peut-être.

– Apprends que l'intérêt porté à la demoiselle, l'amour que je pourrais lui vouer est d'une nature bien différente que celle que tu pourrais supposer.

– Oui ?

– Oui... et tu verras... tu verras...

– Où allons-nous ?

– Chez moi d'abord... ensuite...

– Ensuite ?

– Chez la señorita Maria-Magdalena Razon...

Et ils filèrent à toute vitesse, brûlant les fanaux

de circulation, bravant l'amende...

Le Domino ne fut que cinq minutes à son appartement.

Il redescendit aussitôt, rejoindre Benoit Augé qui l'attendait dans l'auto.

Cinq minutes plus tard, ils étaient de nouveau à l'hôtel, et montaient de nouveau vers la chambre de la Razon.

Le coup à la porte de la chambre de Maria Razon amena des conséquences renversantes.

Toni vint ouvrir.

Il vit le Domino, et referma la porte vivement.

On l'entendit crier en espagnol !

– Lena ! El careta negro !

Et immédiatement, un coup de revolver.

Une balle qui traversa la porte.

Une autre, à la hauteur de la poitrine.

Mais le Domino avait prévu, Benoit Augé aussi, et ils s'étaient rangés.

Enragé, violent et téméraire, le Domino bondit

sur la porte, l'enfonça d'un coup d'épaule, et entra dans la chambre en tirant un coup après l'autre.

– Ah, vous voulez faire les difficiles, mes petits oiseaux ! Attendez que je vous passe la poivrière, moi ! Attendez !

Et il tirait.

Puis son revolver fut vidé, et la señorita Razon sortit de la chambre, les mains hautes...

Suivie de son commensal, le beau et ténébreux Toni au doigt de gachette très nerveux.

– Bon, dit le Domino, là vous commencez à parler canayen, et il est temps... Des jeux pour nous tuer, ça...

Toni murmura quelque chose entre ses dents.

– Ferme-toi, dit le Domino.

Tout à coup, Benoit Augé, excédé de ses longs silences, excédé du rôle de second plan qu'il avait joué toute la soirée... s'exclama :

– Allez-vous tous m'expliquer à la fin ce qui se passe ?

Le Domino se mit à rire.

– D’abord, ce n’est pas si tragique que tout ça... Tu vas voir. Pour commencer, il s’agit de ne pas confondre. Permets-moi de te présenter Harriet Poulson, de New-York, dont le teint olivâtre et les beaux yeux noirs lui ont souvent valu d’être prise, à son avantage, crois-moi, pour une Espagnole. C’est bien ça, Harriet ?

Et la señorita, à la grande surprise de Benoit Augé, se mit à rire, et avoua.

– C’est vrai... Je suis prise en défaut, autant avouer.

– Et ce monsieur est réellement un Italien de New-York aussi Pietro Rascagni.

L’Italien, le regard sombre, inclina la tête.

– Mais comment le sais-tu ? demanda Benoît au Domino.

– Parce que je me souvenais vaguement de leur visage, entrevu sur une circulaire de police. Ils travaillent toujours ensemble. D’ailleurs, ils sont mariés... Et leur présence ici s’explique du fait qu’ils ont tenté de jouer le tour bien connu

des millions cachés, des trésors enfouis. Munis de faux reçus d'une société de fiducie bien connue de New-York, ils sont venus ici, à grand renfort de publicité, tenter de soutirer des fonds... Au nom de l'Argentine, remarque bien. Combien avez-vous reçu à date ?

Harriet Poulson fit une moue...

– Six millions.

– Garantis par des diamants imaginaires, dont la valeur actuelle aurait pu, s'ils existaient, doubler dans deux ans, au rythme actuel du marché... Bonne affaire pour des financiers, comme tu vois...

– Et Jutras ?

– Mort de mort naturelle... Pour le plus grand malheur de nos héros, qui se sont ainsi fait soupçonner.

– Et Couturier ?

– Assassiné par Grosser. Le Nazi, lui, a été pris au piège comme les autres. Il a cru l'histoire des deux malfaiteurs. Comme il représente ici les intérêts nazis réfugiés en Argentine, il a voulu

s'emparer de ces diamants. C'est normal...

– Alors, tout s'explique... Tout s'explique.

– Oui. J'ai cru reconnaître Harriet Poulson se cachant sous la personnalité d'une réfugiée argentine. Je suis venu, j'ai confirmé mon soupçon, et tu sais le reste...

– Mais comment se fait-il que Couturier ait reconnu Grosser ?...

– Parce que c'est un agent allemand depuis longtemps soupçonné. Couturier le connaissait. Il l'a vu, s'est défilé, a attendu, et est monté. Il est monté, a vu la police, a cru bon, puisque sa mission n'était pas officielle, retourner sur ses pas, monter à l'autre étage... réfléchir. Grosser a profité de cette belle occasion pour se débarrasser d'un fervent ennemi du nazisme... Il l'a zigouillé.

– Mais que venait faire Couturier ici ?

Harriet Poulson se mit à rire...

– Croyez-le ou non, mes chers amis, mais j'avais rencontré l'honorable à New-York, la veille de mon départ pour Montréal... et il venait me rendre visite... incognito... Ça vous en

bouche...

Mais le Domino se leva.

– Benoît, appelle la police... dis-leur de venir cueillir ces deux acolytes. La prison les attend...

Benoit signala le numéro de téléphone !

Cet ouvrage est le 694^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.